

Prix de l'Abonnement - Edition Quotidienne
1 An 6 Mois 3 Mois 1 Mois
POUR LES ETATS-UNIS... \$ 9.00 \$4.50 \$2.25 \$0.75
POUR L'ETRANGER..... 12.15 6.10 3.05 1.05
Les abonnements se soldent invariably d'avance

LE NUMERO



CINQ SOUS

Prix de l'Abonnement - Edition Hebdomadaire
1 An 6 Mois 4 Mois 3 Mois
POUR LES ETATS-UNIS... \$3.00 \$1.50 \$1.00 \$0.75
POUR L'ETRANGER..... 4.00 2.05 1.35 1.05
Les abonnements datent du 1er et du 15 de chaque mois

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

POLITIQUE LITTÉRATURE

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES ARTS

1er Septembre 1827

NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 28 MAI 1913

86ème Année

Comment on Finissait Jadis

Dans un après-midi déchiré d'averses et de soleil, j'ai visité un château vêtu de pierres pesantes, erré par le jardin, où jaurent de vieux arbres à fruits, près d'un étang desséché. Rien n'est mélancolique comme un étang mort. Le paysage, autour, semble malade de regret. Celui-ci, caché au creux du vallon, tout resserré entre les collines, est singulièrement propre aux réveries austères. On y doit couper sans effort les derniers liens qui attachent au monde...

Ce paysage secret et plein de silence, je le revoyais, le soir, tandis que je lisais dans un vieux petit livre sans nom d'auteur, la Vie du maréchal de Fabert, à qui appartient, et le château et le jardin pensif.

Cette "Vie" anonyme est un panegyrique. N'importe, mille traits y peignent l'homme de telle sorte que, le livre fermé, il reste de lui une image si vive qu'elle doit être exacte par bien des points. Brave, comme un soldat de France, Fabert aimait le métier des armes avec ses nerfs, ses muscles, tout son esprit, tout son cœur, avec aussi un sens général de la réalité, un ardent goût artiste des choses bien faites. Il était de ces gens qui, particulièrement destinés pour l'action, apprennent tout, en pratiquant la vie, rien dans les livres. Au collège où, le destinant à l'Église, on le mit d'abord, ses progrès furent nuls, grâce à l'avarosité puissante qui lui inspirait l'étude. Mais lorsque, à treize ans, il entra au régiment des gardes, on respecta aussitôt, tant son humeur peu endurante que son désir de connaître, son goût du risque, et la passion de se trouver partout où l'on pouvait de quelque manière se rendre utile.

Jeune homme, dans les intervalles du service, il court travailler aux remparts; ensuite, pendant les sièges, il se déguise, pénètre dans les villes, en rapporte le plan; la nuit, tandis que, soldats et officiers dorment, c'est son habitude d'aller reconnaître la position et les forces de l'ennemi. Il fait surgir, on ne comprend pas comme, le pain nécessaire aux troupes affamées, apaise les révoltés, donne à tout coup le conseil juste, sait sans faute où on peut passer, devine, prévient.

On le soupçonna de magie, tant ses entreprises réussissaient, qu'il s'agit d'inventer une nouvelle mode de tranchées ou une élévation, de s'enrichir, de créer des industries, de restaurer l'ordre, de faire entendre la vérité à ses chefs, voire au souverain. "Il acquit, dit le biographe, l'estime de Louis XIII et la confiance du cardinal de Richelieu, ce qui est une preuve authentique de son habileté extraordinaire, vu que l'un ne sut jamais bien aimer et que l'autre était toujours prêt à haïr."

Les gens se trompaient en accusant Fabert de recourir au diable. S'il réussit, c'est qu'il avait presque toujours raison, qu'il voulait longtemps la même chose, et que, constamment, il fut utile. C'était une âme de bon métal, non de celles que le malheur abat, que le bonheur corrompt. D'ailleurs facile à offenser et ressentant furieusement l'offense, et puis, dénué de sensibilité. Vouloir rétablir la discipline des troupes, et rendre confiance aux paysans qui, maltraités et volés, fuyaient les campagnes, il ordonna qu'on pendit deux soldats qui avaient volé quatre livres de beurre. L'officier qui commandait la compagnie à laquelle appartenaient ces gourmands irréfléchis, se risquant à dire que c'était une mauvaise opération de perdre deux bons soldats pour quatre livres de beurre, Fabert le fit passer aussitôt, et les soldats furent pendus.

On devine que l'opinion des autres touchait peu cet esprit clair et résolu. Au siège de Turin, il fut blessé à la cuisse et cependant continua de se battre

tout le jour. La pluie s'envenimait de telle sorte que les chirurgiens voulurent lui couper la jambe; alléguant qu'ils ne savaient autre moyen de sauver sa vie, il refusa tout net: "Qui aura le gigot aura le reste!" déclara-t-il. Le gigot lui demeura, et la vie, car, on s'en doute, il guérit parfaitement. Comme à sa coutume, il avait vu juste.

Cet excellent Français, héroïque et ingénieux, rapide et calme, hardi et sagace, n'avait pas le sang très bleu, et son souvenir, aussi, Louis XIV ayant voulu, comme dernière marque d'honneur, lui donner le Saint-Esprit, le maréchal refusa, disant que sa famille était de trop récente noblesse. Le roi se garda d'insister, mais ce trait dut le surprendre et, jurant qu'il fallait un plus grand effort de courage pour refuser le Saint-Esprit que pour enlever des forteresses, il écrivit à Fabert: "Ce rare exemple de probité me paraît si admirable que je vous avoue que je le considère comme un ornement de mon règne." Sans doute Louis XIV n'avait-il pas tort.

Mais, — qui le croirait! — ce n'est pas de la vie du maréchal que je voudrais parler, c'est de son heure dernière.

A Sedan, dont il était gouverneur, il fut atteint de quelque affection aiguë du poulmon. Averti de son état, il mit toutes choses en ordre, fit ses recommandations, et brûla une histoire de son temps, qu'il avait écrite, et qui, vue d'ouï il se trouvait, lui parut vanité.

Etouffant, toussant, torturé par une poignante douleur du côté, il marcha lentement à travers sa galerie, avec un homme qui posait, et la passion de se trouver partout où l'on pouvait de quelque manière se rendre utile.

Jeune homme, dans les intervalles du service, il court travailler aux remparts; ensuite, pendant les sièges, il se déguise, pénètre dans les villes, en rapporte le plan; la nuit, tandis que, soldats et officiers dorment, c'est son habitude d'aller reconnaître la position et les forces de l'ennemi. Il fait surgir, on ne comprend pas comme, le pain nécessaire aux troupes affamées, apaise les révoltés, donne à tout coup le conseil juste, sait sans faute où on peut passer, devine, prévient.

On le soupçonna de magie, tant ses entreprises réussissaient, qu'il s'agit d'inventer une nouvelle mode de tranchées ou une élévation, de s'enrichir, de créer des industries, de restaurer l'ordre, de faire entendre la vérité à ses chefs, voire au souverain. "Il acquit, dit le biographe, l'estime de Louis XIII et la confiance du cardinal de Richelieu, ce qui est une preuve authentique de son habileté extraordinaire, vu que l'un ne sut jamais bien aimer et que l'autre était toujours prêt à haïr."

Cette causerie achevée, le maréchal se mit au lit, et commanda que l'on fit entrer ceux qui l'étaient venus voir, les priant de s'entretenir ensemble, car, pour lui, il ne parlait plus qu'avec difficulté. L'un de ces bonnes gens, aussitôt, raconta pour l'édification d'un nouvel arrivant, comment M. de Fabert, tombé la veille en faiblesse, revenu à lui, avait tenu du bras au médecin, disant: "Voyez, monsieur, par le gouvernail, si le vaisseau coulera bien-tôt." Là-dessus le docteur, versant des larmes abondantes, jura au malade qu'il ne vivrait pas deux heures. Le maréchal, d'un avis opposé, répliqua: "Vous vous trompez, monsieur, cela ira plus loin." Écoutant ce récit, chacun, dans la rue, s'émerveillait que le malade fut encore là. Mais lui, trouvant fastidieux l'anecdote et ses commentaires — on le comprend — (évoqua que ses visiteurs l'obligeraient en changeant de discours. Ils y consentirent, et, de bonne humeur, racontèrent les historiettes de la ville.

Ces messieurs enfin partis, le maréchal demanda un flambou, ses Heures, ses Lunettes, qu'on tira les rideaux du lit et le laissa seul.

On l'avait souvent ouï dire, parlant de son heure dernière: "Je ne veux pas voir alors auprès

de moi une famille désolée, des amis, des domestiques pleurant, et qui vont criant sans cesse: Jésus Maria, souvenez-vous de Dieu! Tout cela donne de grandes distractions dans un moment où on ne peut trop se recueillir. Je désire sortir de ce monde sans donner la comédie à personne".

Ainsi fit-il! Par trois fois le chirurgien qui veillait dans la chambre s'approcha, le vit lisant, et de la main, faisant signe qu'il se retirait. La quatrième fois, il l'aperçut à genoux sur son lit, s'appuyant au dossier. Le maréchal témoigna, par l'expression du visage, son déplaisir d'être troublé. L'autre s'écarta respectueusement. Il y eut un long silence, puis deux grands soupirs. Puis encore le silence. Le serviteur, malgré sa crainte d'offenser, de nouveau vint au lit. Le maréchal, toujours agenouillé, demeura immobile, les yeux clos, ses lunettes et ses Heures posées à côté de lui. Le chirurgien prit le pouls, chercha le cœur; M. de Fabert était mort...

Heureux homme, il réussit toutes choses, et jusqu'à son agonie!

Trouverait-on parmi nous beaucoup de gens pour souhaiter une pareille fin? J'en doute. La mode de s'avourer attentivement la mort est tout à fait passée.

Jadis les agonisants gardaient souvent une conscience nette jusqu'au bout. On ne connaissait pas les drogues apaisantes qui font aujourd'hui qu'on meurt endormi. On se voyait partir. Et, d'ailleurs, l'entourage se chargeait de vous renseigner. Le biographe raconte que Fabert ayant fait prendre des nouvelles de Mazarin que l'on savait à toute extrémité, celui-ci chargea l'envoyé de dire à son maître que, "encore qu'il commît son courage, il lui souhaitait de mourir avec plus de tranquillité que lui. Car, comme on l'avait averti qu'il y avait peu d'espoir de guérison, il s'était disposé à mourir en homme qui ne craignait pas beaucoup ce passage; qu'après cela on l'avait assuré du retour de sa santé, puis qu'on lui avait dit encore qu'il allait mourir; qu'on lui avait ensuite de nouveau donné des espérances, et qu'enfin on lui avait déclaré qu'il fallait absolument partir. Que ces résolutions prises et quittées si souvent, l'avaient tellement fatigué qu'il ne souhaitait pas qu'une pareille chose arrivât à ses amis".

Les médecins des ministres ont aujourd'hui plus de délicates précautions!

Et non pas eux seulement. Tous, nous mettons des soins tendres à masquer aux mourants les aides la rude vérité. Et je suppose que, lorsqu'on a le courage de proposer les secours de la religion à ceux qui n'y songent pas, on évite de leur dire qu'ils n'ont que le temps...

La première question qui vient lorsqu'on apprend la mort de quelqu'un c'est: "A-t-il su?". Et si on vous dit que non, qu'il n'a pas "su", on est secrètement soulagé. Les plaisanteries sur la mort, si nombreuses dans l'ancienne littérature, nous rebutent. Et, pour assouvir spirituellement leur faim d'égalité, les niveleurs contemporains n'inventent pas l'âpre ironie de la danse macabre. Nous ne voulons plus regarder la mort!

C'est que nous la craignons plus qu'on ne la craignait autrefois. D'abord, parce que beaucoup ne comptant pas sur une seconde et plus belle vie, cela leur semble, à bon droit, une grosse affaire que de finir. — Pour mourir joyeusement, il ne faut pas croire que l'on meurt pour de bon! Mais l'absence de foi ne suffit pas à expliquer notre attitude vis-à-vis de la mort. Car même les âmes religieuses ne se comportent pas avec elle à la façon des contemporains de Fabert.

A cette époque, loin de surveiller comme un accident toujours inattendu, elle entrait dans l'ordonnance d'une vie bien réglée; on lui préparait un accueil. La besogne faite, les passions amorties, ayant obtenu ce qu'on pouvait prétendre, accompli ce dont on avait la force, réussi jusqu'au point impossible à dépasser, ou connu la déception volontiers on

se retirait du bruit pour se préparer à mourir. Les cours pieux de ce temps-là l'étaient-ils plus que ceux du nôtre? Non. Ils étaient plus fatigués. Vous avez lu les paroles suprêmes du soldat comblé par la fortune et la gloire: quelle amertume! Il était las. Et, au bout de leur existence — en pleine maturité parfois — la plupart alors étaient las. Leurs retraites, leurs repentirs, c'est une fatigue mortelle. Cette fatigue qui, chez certains, tourne en goût passionné du ciel, le dégoût passionné des hommes, on la devine chez presque tous ces robustes personnages, dont nous envious, avec la vigueur, ce qui nous paraît l'équilibre de l'esprit... Et, chez nous, — les surmenés, les détraqués, les débilés, qui vont se reprochant leur défaut d'énergie, — cette fatigue du forçat "qui ne peut penser qu'avec une extrême joie qu'il va bientôt jouir de la liberté", où la trouvez-vous? Lequel de nous veut se reposer, seulement?...

Pour tenir tant à vivre, sommes-nous donc plus heureux? Peut-être non, mais les barrières partout rompues, les limites effacées nous permettent plus d'espérance.

Quelqu'un a dit que le fabuleux et indéchiffrable prestige de Napoléon tenait aux espoirs sans bornes qu'une carrière tellement inouïe ouvrait devant l'imagination de nos masses. C'est vrai, et chaque jour réalise le signe que ce fut son destin de proposer à l'esprit. Nous commençons de savoir que tout est possible à tous, que rien n'est inaccessible. Et aussi, que rien n'est plus jamais terminé d'une manière irrévocable. Le renouvellement de toutes les choses, leur transformation sans cesse accélérée offrent au vouloir des chances continuelles, le tentent et le ravivent. Nul ne consent que tout puisse être fini pour lui. Au fond de toutes nos défaites, il y a l'image d'un recommencement.

On parle beaucoup de notre épuisement nerveux, mais l'épuisement accueille l'idée de l'arrêt et de la destruction, même il s'y repose. Or, nous n'acceptons pas la destruction. La mort nous surprend en posture de combat. Et si elle hésite, lâchonne, nous immobilise d'abord, ce n'est pas elle que nous attendons sur notre fauteuil de misère, c'est la guérison qui permettra de saisir les moyens d'action, de bonheur que nous devinons tout proches. Nous ne songeons à la mort que pour la refuser.

Pourtant, ces fins soigneusement préparées, réfléchies et soignées avaient une grande beauté. C'était sans doute parfois une raison de mieux vivre que de prévoir l'heure calme où, délivré du siècle, on regarderait la Vierge avançant à pas comptés portant la paix, le repos, le silence... La mort de M. de Fabert ne paraît enviable. J'en voudrais, cependant, retrancher les amis conteurs d'historiettes...

FEMINA.

CHINE

Une révolution est imminente.

Londres, 27 mai. — Un dépêche de Pékin au "Daily Telegraph" annonce que l'on croit que le président Yuan Shi Kai, établira cette semaine un nouveau décret qui provoquera une révolution. La situation en Chine est fort compliquée. Le Nord est fidèle à ses croyances et demande l'ancien régime sous une nouvelle forme. Le Sud est également déterminé à conserver l'autonomie provinciale soutenue par un contrôle parlementaire.

MORT SUBITE.

Le commis James French, de la police locale, est mort lundi soir subitement. D'après les médecins, il serait mort d'une maladie de cœur.

M. French était attaché à la police locale, depuis quatre ans. C'était un homme sérieux et laborieux. Il était ordinairement reconnu comme le meilleur commis et opérateur de la police de la Nouvelle-Orléans.

ALLEMAGNE

Depart du Roi et de la Reine d'Angleterre.

Berlin, 27 Mai. — Le roi Georges et la reine Marie ont terminé aujourd'hui leur visite en passant la revue de la garde impériale à Potsdam. La revue a été suivie par un grand déjeuner de gala au Palais de Potsdam.

Le roi et la reine sont partis dans l'après-midi pour l'Angleterre.

Le bruit que l'empereur Guillaume doit aller à Portsmouth au mois d'août avec un escadre allemande n'a pas été confirmé.

LA LOI CONTRE LES ETRANGERS EN CALIFORNIE

San José, Cal., 27 mai. — Le gouverneur Hiram W. Johnson dans une lettre reçue aujourd'hui par Walter G. Mathewson, secrétaire du conseil du travail de San José, a déclaré que la loi votée dernièrement contre les étrangers est "une des lois les plus sévères qui ait été présentée à ce sujet devant le sénat Californien." Il affirme que celui qui prétend favoriser une loi contre les étrangers, et signera un referendum contre cette loi est soit un idiot soit un vendu.

Toutes les autres lois proposées au sénat pendant les huit dernières années prévoient d'une façon quelconque la location du terrain et les deux seules lois discutées sérieusement pendant le séjour de M. Bryan, prévoient non seulement la location des terres mais aussi le droit d'achat et de propriété pour une période déterminée.

Faisant allusion à l'opposition du parti ouvrier qui ne trouve pas la loi assez sévère, le gouverneur dit que l'attitude des chefs du parti ouvrier l'a beaucoup surpris, car en votant cette loi on a écarté le fantôme qui depuis plusieurs années tracasse tout le monde.

LA MORT D'UN NOUVEAU BARBE-BLEUE.

Chicago, 27 mai. — Le coroner va être chargé aujourd'hui de faire une enquête au sujet de la mort de Homer Edward Morrison, qui a été mêlé à un mystère qui peut rivaliser celui de Johann Hoch. Morrison est mort jeudi dernier dans un hôpital d'une néphrite aiguë d'après les premiers diagnostics; mais le Dr. Darwin B. Pound, qui va demander une enquête, a le pressentiment que son malade a été empoisonné.

Deux femmes ont déjà fait savoir qu'elles ont été trompées par un homme de nom de Morrison, qui se faisait passer pour un courtier de propriétés foncières. La police a également entendu parler d'une autre femme qui se dit aussi victime du défunt.

Mme Pearl Devitt, une veuve affirme qu'elle a donné à Morrison \$1,600 après avoir eu la promesse qu'il l'épouserait. Cet argent provenait de l'assurance de son mari.

La seconde femme dit qu'elle se nommait Louise Beck avant son mariage avec Morrison, il y a 3 ans à Hillsdale, Mich. Elle dit lui avoir donné \$15,000. Mme Devitt a demandé samedi à la police de trouver Morrison. Elle fut chez lui, 367 Chicago avenue, où on lui annonça la mort de Morrison. On lui dit aussi qu'une femme était venue prendre les meubles. Beef la police sait que Morrison avait plusieurs domiciles et plusieurs épouses qui toutes ont été victimes de leur mari.

INCULPE DE CALOMNIE.

Londres, 27 mai. — La "Central Criminal Court" était remplie aujourd'hui de personnes distinguées appartenant au monde artistique, littéraire et politique, qui venaient assister au jugement de Cecil Chesterton qui est accusé de diffamation par voie de la presse.

Chesterton est rédacteur du journal "Eye Witness" dans lequel il publia un article dernièrement portant de graves accusations contre Godfrey Isaacs le directeur de la Cie. Marconi.

L'AFFAIRE DUNBAR

C. Percy Dunbar et Daniel Mooney, assistant chef des détectives, suivent en ce moment un pistole, qui amènera disent-ils, la découverte de Bruce Anderson. Ils sont sur les traces d'un homme qui prétend se nommer W. C. Walters ou C. W. Waters et qui voyage dans une voiture avec plusieurs enfants.

L'homme incarcéré à Columbia sous l'inculpation de rapt du petit Dunbar se nomme W. C. Walters. M. Dunbar croit qu'il existe une bande d'individus voyagant dans le Sud sous le nom de W. C. Walters.

Lundi matin M. Dunbar et M. Mooney se sont rendus au No. 115 de la rue N. Rampart où résidait un nommé W. H. Whitlock, beau-frère du nommé Walters, qui est en ce moment recherché par M. Dunbar.

Whitlock a déclaré à ses visiteurs, qu'il ignorait où se trouvaient sa sœur et son mari. Il ne sait pas combien d'enfants ils ont. Il a cependant déclaré que son beau-frère avait maintes fois fait de la prison et qu'il ne serait pas du tout étonné s'il apprenait qu'il avait pris part au rapt du petit Dunbar.

M. Dunbar a déclaré qu'il était absolument certain que ce nommé Walters, voyageait avec 8 enfants. Quand Walters partit d'chez lui, il amena avec lui deux enfants; quand il revint il en avait trois. Walters battait continuellement sa femme. Sa fille âgée de 12 ans se révolta et après M. Whitlock, elle lui dit: "Si tu continues à battre maman, je le dirai à mon oncle et il renverra le petit garçon à qui il appartient."

M. Dunbar se rendra à Opelousas mercredi matin.

PELKY EST ARRETE DE NOUVEAU.

Calgary, Alberta, 27 mai. — Quoique le jury ait lundi soir exonéré Arthur Pelky, le boxeur qui tua Luther McCarty, ici, samedi soir, il a été de nouveau arrêté par les autorités mardi matin. Cette dernière arrestation inattendue provoque beaucoup de commentaires sur les projets des autorités.

Le corps de McCarty a été envoyé dans l'Ohio où réside sa famille. Son manager, McCarty croyait pouvoir accompagner la dépouille mortelle, mais il a été retenu ici par les autorités.

LA VORACITE DES SERPENTS.

Rockwood, Pa., 27 mai. — Gibson Umstott, un fermier de l'endroit se servait d'un poids en fonte, représentant un lapin, pour tenir une porte ouverte. Il soupait tranquillement hier au soir quand il lui sembla entendre un bruit étrange. Il se leva et aperçut sur les marches du perron, un énorme serpent, qui avalait le lapin; à la vue du fermier le serpent voulut s'enfuir; mais le poids du lapin retarda sa course et Umstott put facilement le capturer.

Avec l'aide d'un fermier voisin, il réussit à introduire dans la gueule du reptile une bouteille de whiskey. Etourdi par l'alcool le serpent s'endormit. Les deux fermiers lui firent alors rendre gorge, ce qui fut assez difficile.

La bête qui mesurait 9 1/2 pieds de longueur, fut ensuite remise aux autorités de Rockwood. On se demande ce que vont faire les policiers de ce dangereux voleur.

DEUX CONTRACTEURS ARRETES.

Shreveport, Lnc., 27 mai. — Harry M. Severence et W. J. Hurst, deux contracteurs bien connus de cette ville ont été mis en état d'arrestation sous l'inculpation d'avoir frustré la ville d'une forte somme sur un contrat pour la fourniture des matériaux nécessaires aux "Fair Grounds" en 1912. Deux charpentiers sont aussi compromis. Ils ont disparu. On croit cependant qu'ils se trouvent à Oklahoma City. Ce sont: Morris Moldrop et E. T. Hancock.

LA CREVASSE DU VIEUX BASSIN - AUCUN AUTRE CORPS N'A ETE RETROUVE.

Le surintendant Earl, a commencé son enquête sur la cause de l'effondrement du batardeau en construction. Il a refusé de donner aucune explication à ce sujet, et s'est borné à déclarer qu'il ne remettrait son rapport qu'au bureau chargé d'examiner les détails de la catastrophe.

Aucun autre corps n'a été retrouvé mercredi. L'avocat du district Luzenberg a déclaré qu'il ne porterait pas une accusation d'homicide par imprudence contre les membres de la "Mitchell-Borne Transportation Company," à moins qu'il ne reçoive des preuves établissant sans aucun doute que les contracteurs se sont rendus coupables d'une négligence criminelle.

John O. Ghisolm, un membre de la compagnie, a déclaré que la compagnie avait une police d'assurance en cas d'accidents des employés. Il a dit ne pas savoir le montant de cette police.

Quoique cinq personnes seulement aient été tuées par la catastrophe, une nouvelle victime a été ajoutée à ce nombre.

Le terrible accident a été la cause indirecte de la mort de M. Nalor, le père de Mac Nalor qui fut tué dimanche. En apprenant la mort de son fils, le pauvre père perdit connaissance et mourut quelques heures après.

E. W. Borne et J. W. Smith ont reçu la permission de sortir de l'hôpital de la Charité, lundi soir, mais en arrivant chez lui Borne n'était pas très bien. On a dû faire venir des médecins. Sa vie n'est pas en danger.

L'AFFAIRE MUSICA.

Le juge Foster, de la United States District Court, a déclaré mardi matin, que les \$76,000 trouvés sur Arthur et Lucy et Grace Musica et déposés par la "First City Criminal Court" dans la New Orleans National Bank, seraient remis au receveur de la Compagnie A. Musica. Cette décision s'applique aussi aux \$28,000, aux polices d'assurances et aux autres papiers de valeur retrouvés sur Anthony Musica et sa famille.

Cette décision du juge Foster, termine l'un des cas les plus disputés qui ait paru devant les tribunaux de la ville depuis de longues années.

Tout le monde prétendait avoir droit à cet argent. Deux compagnies d'avocats discutaient, constamment à ce sujet, le receveur des Musicas réclamait l'argent, les Musicas eux mêmes prétendaient que l'argent trouvé sur eux lors de leur arrestation devait leur être remis.

TUE PAR UNE JEUNE FILLE.

Springer, Okla., 27 mai. — Alors qu'il passait à cheval, devant la demeure de Mlle Lela Hesterly, âgée de 20 ans, un nommé Walter Hickmann a été tué de deux coups de fusil par la jeune fille.

Hickmann avait été arrêté dernièrement sous l'inculpation d'avoir tiré plusieurs coups de feu, sur la demeure des Hesterly. Il se rendait à Ardmore, où il devait signer un billet dans lequel il promettait de ne plus commettre de pareils actes de folie.

Mlle Hesterly, le vit s'approcher lentement de sa demeure, elle prit son fusil et quand il arriva près de la maison, elle pesa sur la gâchette. Hickmann tomba à terre. Il voulut sortir son revolver de sa poche, mais la jeune fille tira un autre coup de feu et Hickmann s'affaissa blessé à mort. Il mourut quelques secondes après.

UN VIOLENT INCENDIE.

Gulfport, Miss., 27 mai. — Un incendie qui a éclaté dans la cave a totalement détruit l'entrepôt de la "American Pickle Company" à Wiggins, Miss. L'incendie aurait été allumé par un fil électrique défectueux. Les pertes évaluées à \$50,000 sont en partie couvertes par une assurance.